HUSER (Karin), “Haltet gut Jontef und seid herzlichst geküsst”. Feldpostbriefe des Elsässer Juden Henri Levy von der Ostfront (1916-1918)

Chronos Verlag, 2014, 167 p.

Jean-Noël Grandhomme

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2256>

DOI : 10.4000/alsace.2256

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 498-499

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Noël Grandhomme, « HUSER (Karin), “Haltet gut Jontef und seid herzlichst geküsst”. Feldpostbriefe des Elsässer Juden Henri Levy von der Ostfront (1916-1918) », *Revue d'Alsace* [En ligne], 141 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 10 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2256> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2256>

HUSER (Karin), *“Haltet gut Jontef und seid herzlichst geküsst”. Feldpostbriefe des Elsässer Juden Henri Levy von der Ostfront (1916-1918)*, Chronos Verlag, 2014, 167 p.

Parmi les sept milliards de lettres et de cartes postales échangées entre les soldats allemands et leur famille au cours de la Grande Guerre figurent celles adressées à ses parents par Henry Levy (1890-1962). Né dans une famille de juifs religieux de Biesheim, en Haute-Alsace, Henry Levy s'est installé après 1918 à Solothurn, en Suisse, où il avait de la famille. La transcription et la publication de ce courrier par Karin Huser constituent un modèle d'édition scientifique.

L'auteur commence par une étude des caractéristiques de ces *Feldpostbriefe*, parfois lapidaires, parfois pleines de détails. Sa longue et intéressante introduction replace ensuite le document dans son contexte. Elle s'appuie sur des sources solides, à commencer par les archives départementales du Haut-Rhin et les archives militaires de Fribourg, et elle a recours à une bibliographie dont les titres les plus récents ne sont pas absents.

Karin Huser retrace l'histoire des juifs d'Alsace-Lorraine depuis la Révolution française, à travers plusieurs formes de régime (royauté, république, empire) et sous deux souverainetés. Cette histoire est marquée du sceau du loyalisme envers les autorités légales du moment. L'auteur résume ensuite les quarante-huit ans d'existence de l'Alsace-Lorraine annexée et nous explique les défis auxquels sont confrontés les juifs alsaciens. Sous le *Kaiserreich*, Henry Levy est doublement minoritaire au sein de la société allemande, à la fois sur le plan religieux (comme juif) et national (comme Alsacien). Commerçant dans le civil, il est incorporé dans l'armée prussienne à l'âge de vingt-quatre ans, au moment de la mobilisation générale. Au sein des troupes allemandes, il n'y a alors pas de discrimination légale à l'encontre des juifs, mais un ostracisme de tous les jours, bien que non-dit. Cependant, cela est beaucoup moins vrai au niveau des réservistes que des soldats et officiers d'active, et encore moins dans le milieu médical.

Comme beaucoup d'autres soldats allemands, Henry Levy sert sur les deux principaux fronts européens du conflit, d'abord comme garde-malade, puis comme cuisinier d'officiers. De son passage en Lorraine et en Flandre d'août à décembre 1914, il laisse un journal intime (*Tagebuch*) ; et de son long séjour à l'Est, surtout à Ostrow, une correspondance relativement fournie. Menant la même vie que ses camarades, il s'en distingue cependant par quelques particularités, et d'abord par la rareté des permissions. Toutefois, rappelle Karin Huser, il s'agit là d'une mesure qui touche l'Alsacien et non l'israélite (zone de guerre, l'Alsace-Lorraine est en effet soumise à un régime spécial). Juif croyant, Henry Levy trouve

souvent l'occasion de pratiquer sa religion ; évoquant dans ses missives la figure de l'aumônier (*Feldrabbiner*) Sali Levi, l'assistance à des offices et la célébration des fêtes, comme la Pâque, il note aussi ses rencontres avec ses coreligionnaires polonais.

Les soldats alsaciens-lorrains ont peu publié après 1918 en raison de la conjoncture politique et nationale. C'est donc toujours avec satisfaction que le chercheur apprend l'« exhumation » de textes nouveaux (souvenirs ou correspondance). L'intérêt est décuplé lorsqu'il s'agit de destins quelque peu différents de celui de la majorité des combattants. L'étude des diverses composantes de la population alsacienne pendant la Grande Guerre commence seulement et ce livre constitue un jalon vers une meilleure compréhension globale de la situation, tout comme l'article de Julia Andrea Schuppe, « Cartes postales d'un soldat lorrain juif de la Grande Guerre : Albert Daltroff à sa fiancée » à paraître dans les actes du colloque de Strasbourg de novembre 2014 : *1914-1918. Soldats d'entre-deux. Les identités nationales dans les témoignages des combattants des Empires centraux*.

Jean-Noël Grandhomme

CADIER-REUSS (Marguerite), *Lettres à mon mari disparu (1915-1917)* (introduites par Paul Reuss Jr.), L'Harmattan, 2014, 286 p.

C'est un document tout à fait original que nous présente ici le petit-fils de l'auteur. Si les lettres écrites par un soldat à sa femme et les réponses de celle-ci se comptent pendant la Grande Guerre par milliards (les estimations avancées par les historiens donnent le vertige), très rares sans doute sont les épouses qui ont, comme Marguerite Cadier-Reuss, adressé un « courrier » pendant des années à leur mari mort. Dans une civilisation de l'écrit, c'est aux pages d'un cahier que cette jeune femme confie sa douleur, ses soucis quotidiens, mais aussi ses espoirs de chrétienne. Elle y intercale des lettres que lui a envoyées le disparu avant la guerre, pour le retrouver, pour « l'entendre parler » en quelque sorte. Très tôt veuve – puisque son mari est tué dès le 26 septembre 1914, à l'âge de trente-quatre ans, au moment des derniers combats de la stabilisation du front dans la Marne –, elle donne à « l'absent » des nouvelles de ses trois enfants – dont le dernier est né le jour-même de sa mort –, exprime ses états d'âme, réfléchit à la signification de cette tourmente universelle qu'est la guerre et à son cortège de désolation.

À la lecture de ces pages, on mesure combien de vies ont été non seulement brisées par la Grande Guerre, mais, disons-le, gâchées : bien que parfaitement bilingue, Paul Reuss, ingénieur sorti major de l'Institut industriel du Nord à Lille, est en effet mobilisé comme simple soldat. Mort dans les premières semaines de la guerre, il prive non seulement sa famille d'amour et de soutien, mais le pays d'un homme de grande valeur.